

---

# Entretien avec David De Beyter

Dans le cadre de l'exposition *Nothing Else Matters*, présentée au centre d'art du 12 février au 7 mai 2016

---

**Cette exposition s'appuie sur un vaste projet dont le point de départ est la rencontre avec une communauté qui pratique le Big Bangers, un dérivé de l'auto-cross. Dans ce cas, ta démarche s'apparente à un projet de recherche au long cours, qui t'a permis d'entrer dans l'univers de cette communauté et de générer une partie des œuvres que tu présentes dans l'exposition. Peux-tu nous dire ce qui t'a poussé à t'intéresser de si près à cette communauté ?**

La rencontre avec les Bangers a été déterminante pour moi. Cette rencontre s'est faite au hasard d'une déambulation dans le paysage des Flandres françaises, paysage qui m'est familier. Cette vision, une voiture qui tournait à toute allure dans un champ en y creusant un sillon, formant un cercle dans le paysage, a immédiatement résonné pour moi avec cette idée de ruine et de chaos, incarnée dans un paysage romantique, comme la vision d'un peintre flamand, transposée dans un futur de science-fiction. C'était d'autant plus troublant que j'avais l'impression d'être à la recherche de ce type de geste depuis longtemps.

Le Big Bangers, je l'ai découvert par la suite, c'est aussi une communauté. Ce qui m'a frappé dans la philosophie des Bangers, c'est d'avoir compris rapidement qu'il ne s'agit pas de remporter un trophée, mais de détruire une voiture d'usage courant, simplement pour la beauté du geste. Ce qui se joue là, c'est avant tout le spectacle de la destruction, et ils se plaisent eux-mêmes à appeler les épaves résultant de leurs crashes des «auto-sculptures». C'est finalement cette relation réciproque à l'esthétique du chaos qui m'a incité intuitivement à me plonger dans un projet protéiforme sur le Big Bangers.

**Ton travail photographique nous fait naviguer entre des formes documentaires ou anthropologiques et des formes plus construites et mises en scène. Peux-tu nous parler de ton rapport au réel ?**

J'ai toujours été attentif à l'idée de questionner la forme documentaire, et d'autant plus avec ce travail. Toutefois, avec le projet des Big Bangers, c'est la première fois que j'aborde un sujet en confrontant deux regards très différents, un dont l'ancrage se situe vraiment dans le réel, l'aspect le plus documentaire du travail, confronté à une approche plus conceptuelle, ancrée dans une recherche sculpturale.

**Tu dis vouloir créer dans l'espace d'exposition « un espace immersif », qui dépasse la question des médiums. Peut-on y voir une manière de déployer dans l'espace un processus de travail ? Ou est-ce une manière de faire entrer le spectateur dans un univers de sensations ?**

Je dirais que c'est un mélange des deux. Il s'agit dans un sens de proposer au spectateur la possibilité de se construire une lecture spécifique du travail, à partir des différentes pièces présentes. Ce qui fait écho à la manière dont je travaille sur ce projet. Mais c'est aussi effectivement l'envie de penser un espace qui évoque l'atmosphère relative à la pratique de l'auto-cross. Les pièces choisies pour l'exposition et leur mise en relation doit évoquer pour moi les mêmes sensations, en terme de bruit, d'odeurs, de textures, que lorsque je pénètre dans les garages ou sur les parkings des circuits.

**Ton intérêt pour le paysage traverse toute ta pratique, que ce soit dans tes travaux précédents ou plus récents, peux-tu nous parler de cette affection ? Est-ce un genre plus à même de traduire tes préoccupations plastiques et conceptuelles ?**

Si je dois revenir à quelque chose de plus personnel, je dirais que j'ai appris très tôt à observer le paysage. Mon père étant ornithologue amateur, il m'a transmis cette logique d'observation, de repérage, de comptage, presque d'épuisement, jusqu'à connaître chaque détail d'un territoire.

Le paysage est pour moi un point de départ, aussi bien en tant que sujet qu'en tant que forme, ou contexte de production. À l'instar d'artistes comme Michael Heizer, ou Robert Smithson, ce qui m'intéresse c'est cette tension entre l'inscription d'un geste dans un territoire et ce que j'appelle une réalité paysagère. Si on prend l'exemple d'*Auto-sculpture I*, qui est à la fois une vidéo et une photographie, on y voit une voiture américaine plantée à la verticale dans un champ, se découpant sur l'horizon d'un paysage typique des Flandres noyé dans la brume. La voiture brûle. La vidéo et la photographie me permettent alors à la fois de documenter cette combustion, comme trace d'un geste performatif, mais aussi de générer cette tension en introduisant de la fiction dans une réalité paysagère qui évoque entre autres la peinture de Friedrich.

---

**Certaines de tes pièces sont des fragments de voitures auxquels tu ne modifies rien. Pour cette exposition tu présentes une nouvelle pièce : *Auto-sculpture VII*, c'est l'arrière d'une volvo crashée. Cela ajoute à l'exposition une dimension spectaculaire et renforce l'idée d'un « théâtre de ruines ». Peux-tu revenir sur ce choix et nous parler du lien entre ces sculptures et tes images ?**

Cette carcasse de voiture a un statut différent des capots et autres objets récupérés. Elle se nomme *Auto-sculpture VII*, parce qu'elle appartient au corpus du même nom. Il s'agit de la trace d'un geste performatif qui se situe à la périphérie de la pratique des Bangers. Plus qu'un « théâtre de ruines », la présence de cette pièce dans l'exposition reflète une certaine désacralisation en jeu dans la pratique du Big Bangers. La dimension spectaculaire est quelque chose qu'au contraire je cherche à évacuer, en ne montrant pas par exemple la course et les crashes directement. Ces carcasses de voitures habitent leurs environnements au même titre qu'un poste de radio ou qu'une photo de famille. C'est là où ma démarche s'approche d'une certaine pratique du « Found Footage ». Je ne conçois pas l'espace d'exposition comme un théâtre, mais plutôt comme un paysage, une composition au sein de laquelle se répondent des pièces de natures différentes.

**Tu présentes un ensemble de collages réalisés à partir de pages découpées dans des fanzines. Peux-tu nous dire comment tu as pensé et conçu ces collages ?**

Je collectionne ces fanzines depuis deux ans. Ils viennent principalement d'Angleterre, et datent tous du milieu des années 90, ce qui correspond aux premiers numéros. Par l'accumulation de cette matière, j'ai commencé à m'intéresser à la récurrence des cadrages et des conditions de prises de vue, souvent au flash, la nuit. De là est née l'envie de mettre en lumière cette grammaire visuelle parce qu'aussi, elle fait écho à une pratique amateur de la photographie, et au regard qu'ils portent eux-mêmes sur leur pratique. À partir de là, le collage m'est apparu comme la forme la plus pertinente à révéler cette obsession d'une recherche formelle dans le rapport qu'ils entretiennent à l'idée d'auto-sculpture.

C'est aussi une manière de réactiver des archives, notion importante dans mon travail. J'ai fait le choix de montrer ces collages présentés dans des cadres qui sont des classiques en photographie, afin de renvoyer au genre du documentaire photographique ou encore de la photographie de presse des années 50.

**Le titre de l'exposition est emprunté à un morceau de Metallica, célèbre groupe de Heavy Métal américain. Il s'agit de l'un des rares slow du groupe. Peux-tu revenir sur ce choix ?**

*Nothing Else Matters* est une devise empruntée par certains coureurs. Ces devises sont en général inscrites sur les capots des voitures et sont destinées aux adversaires, comme une provocation. Il y en a d'ailleurs un exemple dans l'exposition. *Not for a trophy but a good crash* est peint sur le capot détruit d'une Jaguar, posé au sol. *Nothing Else Matters* renvoie en effet à une chanson célèbre de Metallica. Ce n'est pas tant le morceau en lui-même qui m'intéresse dans ce cas, mais le renvoi à une culture métal populaire, et sa réappropriation.

***Just a good crash* au BBB centre d'art à Toulouse était la première séquence exposée de ce projet, tes films et vidéos en étaient le cœur. Avec *Nothing Else Matters* tu te concentres plutôt sur le lien entre photographie, archive et objet. Au Centre Photographique d'Île-de-France, tu proposeras une troisième séquence. Peux-tu nous dire comment tu envisages ces différentes étapes d'exposition ?**

L'idée de séquencer le projet fait écho à sa dimension volontairement protéiforme. C'est aussi le reflet d'une démarche longue, qui n'a cessé d'évoluer dans le temps. L'exposition au CPIF s'appellera *Big Bangers, Build and Destroy*. Elle synthétisera en quelque sorte les deux précédentes expositions. Mais ce sera aussi l'occasion d'inaugurer des nouvelles pièces, dont l'enjeu serait de tenter de s'approcher au plus près de la « philosophie » des Bangers.

**Propos recueillis par Cécile Archambeaud, février 2016**